

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 3

MONTREAL, 23 JUIN 1894

\$2.50 PAR ANNEE,  
LE NUMERO 60CTS



LA PREMIERE VISITE A LA CAMPAGNE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POHIER, BESSETTE & DANSEREAU,  
Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,

MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 JUIN 1894



On trouve quelquefois un cœur de cinq sous  
dans le corps d'un millionnaire.

Celui qui est né musicien a un grand avantage  
sur celui qui n'est pas encore né.

Il faut quatre générations de prospérité pour  
produire un enfant sans rousseurs.

La théorie n'est pas plus la pratique que la  
photographie n'est l'individu même.

Il est étonnant comme un trou se trouve beau-  
coup plus profond, lorsqu'on est tombé dedans.

L'homme qui se croit en avant de son temps  
ne vaut guère mieux qu'une horloge qui va trop  
vite.

On voit de curieuses enseignes dans la ville de  
Montréal. L'une se lit comme suit : "Jambons et  
cigares, fumés ou frais."

La femme perd beaucoup de ses qualités angé-  
liques, lorsqu'elle est obligée d'enlever la pou-  
sière des meubles avec ses ailes.

Ce qu'il y a de gens convaincus que la religion  
n'est qu'un appareil de sauvotage, auquel il faut  
recourir en cas de danger seulement !

"Oui, disait l'immortel Prudhomme, ce qu'un  
homme a de mieux à dire quand il n'est pas sûr  
de son appréciation, c'est de se taire."

Le philosophe qui a dit : "Tout vient à point  
à qui sait attendre" aurait pu ajouter : "mais  
tout vient plus vite à qui court après."

Personne n'a pu encore dire la différence qu'il  
y a entre une galette de sarasin et une emplâtre  
de moutarde, parceque personne n'a encore man-  
gé l'emplâtre de moutarde.

On parle beaucoup du désarmement de la  
France et de l'Allemagne. Il paraît aussi que la  
difficulté entre Corbett et Jackson pour le titre  
de champion de la boxe va s'arranger par arbi-  
trage.

## LES DOUCEURS DE LA GLOIRE



Baptiste.—Monsieur pleure ! Quelque chose de fâ-  
cheux ?

Monsieur.—Non, Baptiste ; c'est de joie. Mon nom  
est imprimé dans le journal, ce matin.

## DIFFÉRENTS POINTS DE VUE

La maîtresse de pension.—Ne pensez-vous pas  
que c'est aussi bon d'acheter le biftek dans la  
fesse que dans l'aboyau ?

Le pensionnaire.—Ça dépend du point de vue.  
C'est meilleur à acheter ; mais pas si bon à man-  
ger.

## A COMPARTIMENTS

Le jeune amoureux.—Puis-je espérer obtenir  
une place dans votre cœur ?

La belle Héloïse.—Oui, en vous hâtant ; mais  
les bonnes places sont prises.

## LE MANQUE D'OCCASION

Fred.—Papa, est-ce que le démon jure et blas-  
phème ?

Le papa.—Je ne vois pas pourquoi. Tout  
semble bien marcher à son goût.

## ANTI P. P. A.

Le précepteur.—Qu'est-ce que c'est, des païens ?

L'élève.—Ce sont des gens qui n'ont jamais de  
chicane entr'eux pour la religion.

## LE VÉRITABLE SENS

Fred (lisant les journaux).—Papa, qu'est-ce  
que ça signifie, quand un orateur dit : "sur ma  
parole d'honneur de gentilhomme ?"

Le papa.—Ça ne veut rien dire, mon fils.

## ET VICE-VERSA

Rouleau.—Le fromage de Brie, qu'est-ce que  
ça goûte ?

Bouleau.—Ça goûte ce que sont le Rochefort.

## COMMENT TOURNER UNE DIFFICULTÉ

Le percepteur du tramway (remettant à la  
dame le billet de banque qu'elle lui a offert).—  
Malheureusement, je n'ai pas la monnaie de deux  
dollars. Vous n'avez rien de plus petit ?

La dame (fouillant dans son porte-monnaie).  
—Certainement oui. Voici une petite pièce de  
cinq dollars.

## PAS VANTARD

La dame.—Est-ce vrai, capitaine, que vous  
étiez dans le nord ouest à la bataille de Batoche,  
dans le nord ouest ?

Le capitaine.—Oui, madame.

La dame.—Alors, vous avez pu voir ce que  
c'est qu'une bataille ?

Le capitaine.—Presque pas.

La dame.—En effet, la fumée, la flamme de  
l'artillerie ! Je comprends.

Le capitaine.—Pas tant cela qu'un arbre qui  
m'a bouché la vue presque tout le temps.

## BIBLIOMANIE

Un bibliomane achète moyennant un prix très  
élevé certain volume insignifiant :

"Il est bien cher, lui dit-on.

—Oui, mais il est fort rare.

—Mais si on venait à le réimprimer ?...

—Le réimprimer, fi donc ! personne ne l'achè-  
terait."

## QUELQUES COMBLES

Le comble de l'intelligence, pour un journaliste :  
Avoir une blessure au pied et s'en faire une  
nouvelle à la main.

De la distraction :

Se laver les mains dans la cuvette de sa montre.

Le comble de la médecine :

Ce serait de guérir le tropique du Cancer.

Celui de l'entêtement pour un médecin :

Vouloir absolument faire administrer un lave-  
ment à une nouvelle dénuée de fondement.

Celui de la naïveté aux courses :

Faire courir un mauvais bruit dans l'espoir de  
l'améliorer.

LE DÉDOUBLEMENT DE TANTE BETCÉ

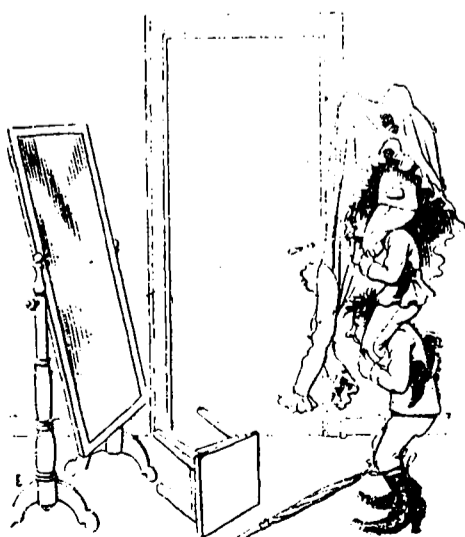


I  
La tante Betcé.—Mes marmousins, soyez sages. Je sors pour cinq minutes.

VENGEANCE CORSE

Le temps des vacances est l'époque des réunions de famille. Entre cousins et cousines surtout, le plaisir est grand ; mais pas toujours dans la proportion de ce qui est arrivé dernièrement à St. . . . Une jeune fille était en promenade chez son oncle, riche marchand de l'endroit, et père de deux jeunes gaillards sortant du collège. Un soir les deux frères décidèrent de ménager, sous forme de souris, une surprise à la cousine et à leur sœur. Ils avaient tout simplement glissé le petit animal vivant sous les couvertures du lit des jeunes filles. Emoi, cris, pamoisons, rien ne manqua naturellement à l'heure du coucher ; et ce fut, pendant plusieurs jours, un fort beau thème aux plaisanteries ; mais cousine Alice méditait une vengeance ; et l'occasion s'en présenta bientôt.

Les jeunes filles manœuvrèrent de manière à faire passer un règlement par lequel tous ceux qui, le samedi soir, ne seraient pas dans leur lit, à onze heures précises, auraient une amende à payer. Les deux frères furent, comme de coutume, les deux retardataires et, arrivés à la dernière heure, ils n'eurent que quelques minutes pour attraper les délais et se coucher indemnes. Mais bientôt un vacarme épouvantable, parti de leur chambre, mit toute la maison en émoi. Père, mère, enfants, tous s'y précipitent ; et ils trouvent les deux frères, au fond de leurs couchettes, sur le plancher. Les jeunes filles avaient tout simplement enlevé les matelats et les sommiers, en masquant le vide avec un drap bien tendu. Elles n'avaient pas oublié de saupoudrer de pois et de broquettes le dessous des lits.



IV  
—Vite ! Passe la robe : la voilà qui revient.

LA DANSE DU JOUR

A propos de questions municipales.

*Le premier contribuable.* — La ligue des ci toyens, elle en a fait danser une polka au comité des finances, en limitant ses pouvoirs !

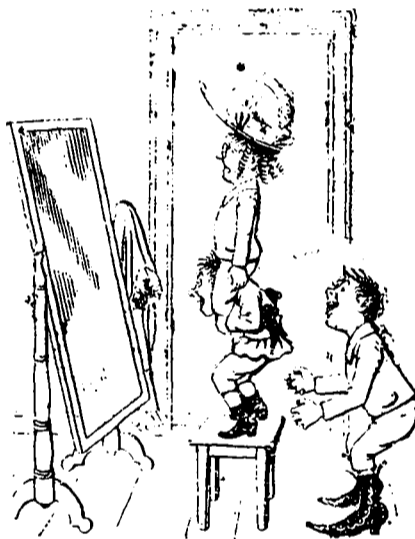
*Le second contribuable.* — Une polka ? Laisse-moi voir. Un pas en avant ; puis deux en arrière... Tu as raison, elle est forte sur la polka, la ligue des citoyens.

PASSION BIEN ENRA-  
CINÉE

—Ce pauvre Grattepartout !  
Le voilà délivré des misères de la vie !

—En effet, il a passé plus de temps à emprunter à droite et à gauche que d'autres à gagner leur pain. Je ne sais pas combien, moi-même, je lui ai avancé.

—Le fait est qu'il se faisait tout avancer ; son salaire, ses épiceries, son vêtement, sa viande.



III

—On jurerait que c'est toi qui es venu au monde en tante Betcé.

—Oui, et cette passion l'a suivie même dans le tombeau.

—Comment cela ?

—Il avait 90 ans. Tu vois ! Jusqu'à son âge qui était avancé.

DEUIL DÉSIKABLE

*La camériste, coiffant sa maîtresse.* —Madame, voici un cheveu blanc.

*La dame.* —Vite, arrache-le.

*La camériste.* —Mais, il va y avoir dix de ses parents qui vont assister aux funérailles.

*La dame.* —Tant mieux ; ils seront obligés de se mettre en noir pour y aller.

Une bonne coquille toute grande ouverte dans une revue financière :

“MM. les actionnaires pourront se présenter au siège de la Société pour toucher leurs dividendes”.

Nous connaissons un flaneur de rues si paresseux, qu'il refuse d'aller aux pièces de Shakespeare, parce qu'il a appris qu'elles sont remplies de situations superbes.



II  
Toto.—Tante Betcé n'y est plus ; je n'ennuie trop d'elle, nous allons la refaire.

SURPRIS D'AVOIR UN RIVAL

C'était un voyageur de commerce passé-maître ; et il ne manquait jamais, dans le train, d'épater ses compagnons de route par les récits les plus extraordinaires.

Après quelques heures de séance, il eut le temps arrivé de placer son histoire favorite.

—Vous me voyez cette cicatrice au front ? Je me la suis faite moi-même avec mon propre fusil.

—L'arme s'est déchargée au repos, je suppose ?

Non pas. Je tirai sur un chien que j'avais attrapé en plein cœur. Vous savez l'effet produit sur un animal atteint de la sorte. Il bondit comme poussé par un ressort. Dans le cas dont je vous parle, le chien vira bout pour bout ; et comme la balle le pénétra de part en part, il la changea naturellement de direction, et elle vint s'aplatir sur mon front.

Ce fut une rude sensation dans l'auditoire. Mais revenus de leur surprise, l'un des voyageurs ne put pas s'empêcher de faire la remarque :

— Celle là me rappelle une des aventures du baron Munchausen.

— Munchausen ? reprend le comois, qui est il ?

—C'est le menteur le plus colossal que le monde ait jamais vu.

Il s'en suivit un silence de quelques minutes. Le voyageur de commerce paraissait fort décontenancé. A la fin, se tournant vers son interlocuteur, d'un ton soumis :

—Voulez vous me faire le plaisir de dire pour quelle maison monsieur Munchausen voyage ?



V  
Epoque mémorable que celle où tante Betcé se remua pour la première fois.

## LES GAFFES



(Sur l'estrade des courses.)

*Mademoiselle Lucie.* — Cessez de me complimenter, monsieur Languedocien, on je me bouche les oreilles.

*Monsieur Languedocien, croquant surenchéris.* — Vous avez les mains trop petites, mademoiselle.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Entre belle mère et gendre :

— Ma fille est une perle, apprenez-le, monsieur !

— Eh bien, alors ! c'est clair, vous êtes une huître !

En classe :

— Elève Jolimuffe, quels changements se sont produits depuis deux ans dans la carte d'Europe ?

— On l'a vernie deux fois, m'sieu !

Sur la Cannebière :

— Vrai ! mon cher, il avait le nez si long qu'il ne pouvait pas se retourner dans sa chambre sans casser quelque chose.

— Te ? J'ai vu plus fort. Un de mes amis, mon bon, qui avait un nez si grand que lorsqu'il respirait, il ne sentait que le lendemain.

*L'examinateur.* — Que fit Agathocle en débarquant sur le côté d'Afrique ?

*Le candidat.* — Il brûla ses vaisseaux.

*L'examinateur.* — Dans quel but ?

*Le candidat.* — Pour montrer à l'ennemi de quel bois il se châtiait.

Bien nature !

La vieille baronne de C..., devenue sourde, disait, hier, à sa femme de chambre.

— C'est bien singulier, ma bonne Mélanie, je vois toujours, dans les rues, des orgues de Barbarie, mais elles ne jouent plus.

Entendu au Sénat :

— Messieurs, je n'ai qu'un mot à vous dire et je vous le dirai en deux mots.

Val blanc :

— Vous paraissez beaucoup aimer la danse, mademoiselle !

— Mon Dieu ! Monsieur, le médecin m'a ordonné de transpirer le plus possible...

Chez un préfet :

Un solliciteur se présente pour faire valoir ses prétentions à un emploi recherché.

— Enfin, dit-il en terminant, vous reconnaîtrez, monsieur le préfet, que je ne suis pas le premier venu.

— Sans doute, fait gravement le préfet, il en est déjà venu une cinquantaine avant vous.

Deux campagnards, visitant le jardin des Plantes, sont en admiration devant un if monstrueux :

— Il doit être d'une espèce particulière, dit l'un, il n'y en a pas de pareil chez nous, ni dans les environs

— Vous avez raison, monsieur, réplique un mystificateur, cet arbre est fort rare, il est de la famille *Vif-jeu-pleuse* !

Une enseigne de boucher, copiée dans le quartier des Halles :

*Tête de veau cuite*

Depuis le commencement de la saison.

Les enfans terribles.

Monsieur s'est blessé à la tête en tombant.

Et Toto, pour le consoler :

— Est-ce vrai ce qu'a dit maman, que tu serais encore plus idiot qu'avant ?

Une petite fille à une amie :

— Lorsque je serai grande, je serai maîtresse d'école ; et vous ?

— Moi, je s-rai une maman et j'aurai six enfans.

— Ah ! eh bien, lorsqu'ils viendront à l'école, je les battraï ! les battraï !! les battraï !!! (*crac-cendo*)

— Oh ! la petite misérable ! (*Avec horreur.*)  
Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait ?

Le doux Calino, arrêté avec son fils sur le Pont de Pierre, regarde couleur la Loire.

— Papa, où va toute l'eau de la rivière ?

— A la mer, tu le sais bien.

— Mais puisque tous les fleuves s'y jettent, comment se fait-il qu'elle ne déborde pas ?

— Par que, il y a foad de la mer les éponges qui absorbent le trop p'oin.

Un ivrogne endurci comparait en police correctionnelle :

— A force de me dire que j'étais ivre mon pré sident, on m'a fait tourner en *barrique* !

On demandé à Duplumeu s'il ira aura au Salon, cette année :

— Pourquoi faire ? J'y suis allé l'an dernier, je l'ai visité dans tous les recoins ; pourquoi, diable ! y retournerais je ?

Sur le boulevard :

Un enfant s'approche d'un passant et lui demande l'aumône.

— Monsieur, un petit sou pour un aveugle, gémit-il.

Le passant s'arrête, fouille dans sa poche, mais au moment où il va donner son obole, un soupçon lui traverse l'esprit.

— Ou est il ton aveugle ? demande-t-il.

L'enfant montre du doigt un étalage de photographies et avec assurance :

— Tenez, le voilà qui regarde les images.

A neveu "fin de siècle", oncle "fin du monde" :

— Mon bon oncle, si dans une heure vous ne m'avez pas envoyé 10,000 francs, dans deux heures, je me serai fait sauter le caisson !

Réponse de l'oncle :

— *Mon cher neveu, je t'enverrais bien mon revolver : mais je suis sûr que tu irais le vendre !*

On vend une collection de croûtes à l'hôtel Drouot :

— Un clair de lune, fait le crieur : 500 fr.

— 500 francs ! murmure un amateur, on ne voit pas seulement la lune.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Quand on vous montre un clerc d'huissier, est-ce que vous voyez l'huissier ?

Un contribuable vient embêter un personnage influent pour un bureau de tabac :

— Comme c'est ma belle-mère qui doit le tenir, dit-il, vous pouvez m'en donner un qui soit au Tonkin.

En sécurité :

— Pauvre chère ! Comme vous devez trembler à la pensée que votre fille s'embarque demain pour l'Australie !

— Moi ! pas du tout, ma fille sait nager !

Calino sort du théâtre et réclame son pardessus au vestiaire.

— Votre numéro ?

— Mon numéro ? cherchez le dans la poche de mon paletot ; je l'y ai mis pour ne pas le perdre.

A la mer :

Calino arrive sur la plage à l'heure du bain.

Il demande sa cabine, son costume, ses espadrilles et son poignoir.

— C'est tout ce que monsieur désire, s'enquiert le garçon.

— Attendez, mon ami, fait Calino. Mettez-moi donc un peu de son dans mon bain.

Un commerçant à un commis voyageur ?

— Je ne puis pas vous donner d'ordre cette année, les affaires vont mal.

— Laissez-moi, au moins, vous faire voir mes échantillons.

— Ne vous donnez pas la peine de les déballer, je ne vous commanderai rien du tout.

— Alors, permettez-moi, monsieur, de les regarder devant vous : voilà plus de trois semaines que je n'ai déboulé mes malles, cela leur fera toujours prendre l'air.

## AMÉNITÉS FÉMININES

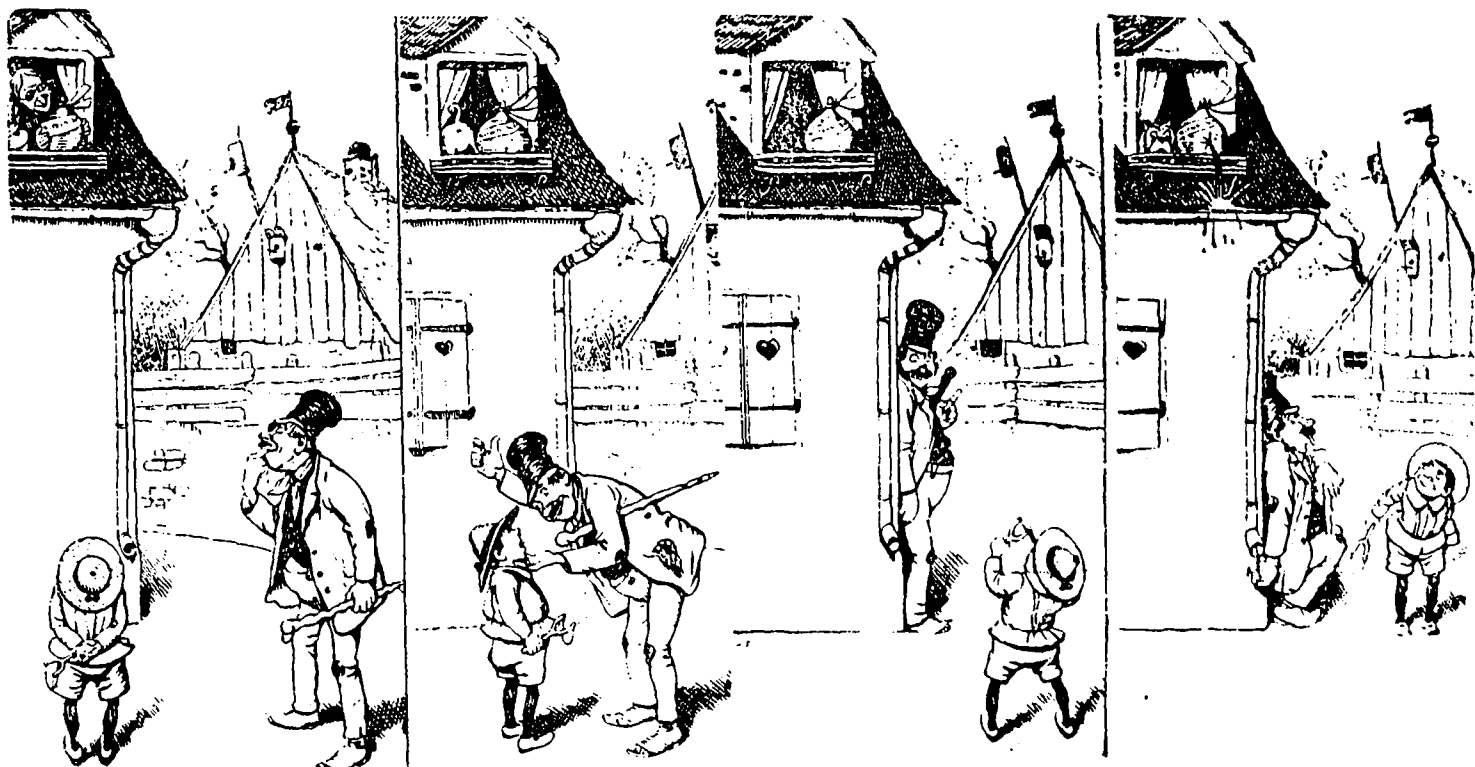


*Elle.* — Avez-vous remarqué comme Mme de B... minaudait avec son voisin ? Elle a pourtant presque passé l'âge !

*Lui.* — Chut ! elle pourrait vous entendre.

*Elle.* — C'est vrai... Les *mères* ont des oreilles !

PAS DE CHATEAUX-FORTS A SON ÉPREUVE



I  
Rodepartout. — Pristi ! Est-ce chrétien de nous faire venir l'eau à la bouche avec des cruches de kirsch inaccessibles ?

II  
— Coco, je te parie cinq sous que tu ne tires pas assez bien pour atteindre cette cruche.

III  
Coco. — Ça ne prendra pas le goût de dalle.

IV  
Rodepartout. — J'ai vu bien des anges dans ma vie, mais jamais un qui vit et comme toi.

UNE CAUSE DE VERTIGE

— Tu le trouveras dans la poche de ma robe noire.

Ainsi s'exprimait madame Graindesel, qui demandait à son mari de lui descendre le compte du boulanger.

Le pauvre mari ne revint qu'au bout d'un quart d'heure, fort bouleversé et tout en sueurs.

— Je n'ai pas trouvé de papier dans la robe de ta poche, dit-il, en gémissant.

— Hein ?

— C'est-à-dire que je n'ai pas trouvé de robe dans la poche de ton papier.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

— Que je n'ai pas trouvé de poche dans le papier de ta robe.

— Tu deviens fou !

Et faisant un grand effort pour reprendre son aplomb.

— C'est pourtant clair, ce que je dis : il n'y a rien dans la robe de ton papier.

Alors, madame Graindesel, se dirigeant inquiète vers monsieur Graindesel, l'observait avec soin d'un regard scrutateur, que ce lui-ci n'ose pas soutenir.

— Est-il possible que tu aies autant bu que cela aujourd'hui ?

— Moi, bu ? Pas du tout. Je m'extenué à te faire comprendre que la poche n'est pas du tout, dans le compte de ta robe.

— Allons, mon ami, rassure-moi. Dans quel état d'esprit es-tu, ajouta-t-elle doucement, en le secouant un peu.

Ce fut le réveil.

— Attends un instant, reprit-il, en articulant doucement. Je n'ai pas trouvé de robe dans... non, ce n'est pas cela. Je n'ai... pas... trouvé de papier dans... Non ; pas cela encore... Je n'ai pas trouvé de poche... Bon c'est cela. Je n'ai pas trouvé de poche dans ta robe. Satanée robe, j'en ai fait cinq fois le tour à l'endroit et six fois le tour à l'envers. J'en suis tout étourdi.

Et il s'affaissa sur le canapé en éclatant d'un rire hystérique.

La bonne madame Graindesel, qui monta en se demandant pourquoi les hommes sont si gauches, ne prit pas une minute à trouver la poche, le compte et à redescendre.

DÉMARCHE DANGEREUSE

Une douce pâleur se répandit sur sa figure ; ses lèvres frémissaient ; mais elle ne laissa pas sortir une seule parole de cette bouche divine.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas ? lui dit-il, dans un suprême élan d'amour.

— Je... je... ne sais, fit-elle par balbutier.

— Chère Angelina, je crois avoir compris ; c'est à votre mère que je dois m'adresser.

— Non, s'écria-t-elle d'un accent convulsif. Ma mère est veuve ; elle vous accepterait. C'est moi qui vous veux.

PRESQUE UNE CATASTROPHE

Les charlatans qui font l'article dans la rue manquent rarement de créer un attroupement. L'autre jour, un de ces vendeurs d'orvietan criait sa marchandise à la place ordinaire entre le Palais de Justice et l'Hôtel de Ville ; et quand il trouva son auditoire suffisamment grossi de tous les messieurs que l'ajournement d'une heure avait fait sortir des cours, il prit le ton solennel pour annoncer un article extraordinaire, merveilleux, indispensable, révolutionnant.

— Vous voyez cette serrure ! leur dit-il avec emphase. C'est une serrure magnétique pour les portes d'entrée. Ainsi, quand vous revenez du club, après minuit ; vous n'avez qu'à sortir votre passe-partout ; la serrure l'attire droit dans le trou, à trois pieds de distance.

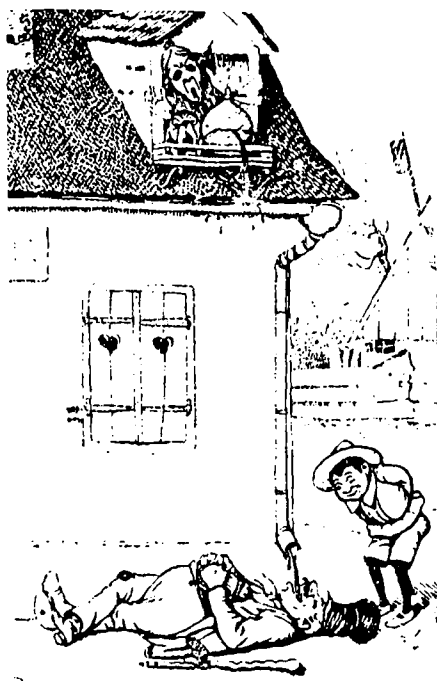
L'effet fut foudroyant. Cinquante-deux assistants se précipitèrent sur le vendeur à la fois, pour être servis plus tôt ; et il fallut appeler l'ambulance pour trois blessés.

BAGATELLES LITTÉRAIRES

Une amie du célèbre grammairien Beauzée, membre de l'Académie française, qui, chaque année, avait coutume de lui souhaiter sa fête, s'étonna qu'au bouquet qu'il lui offrit il ne put pas quelques vers de sa façon.

Or, voici la réponse qu'elle trouva dans les premières fleurs que l'académicien lui rapporta :

Quoi ! ce n'est pas assez d'un bouquet *pour cette* ?  
Il faut y joindre encore un bouquet *de papier* ?  
Comment chanter en vers votre *mauvais* ?  
Ma muse n'eut jamais le pouvoir *de chanter* ?  
Et pour elle, Apollon ne fut jamais *de date* ?  
N'en faites pas madame, un cas *accidentel* ?  
J'ai voulu ; mais Phebus, sourd à mon *appel* ?  
Malgré moi m'a réduit au plus triste *état* ?  
Agréez en échange un zèle *positif* ?  
Un zèle sans égal et sans *compromis* ?  
Un zèle qui pour vous est au *suprême* ?  
Que ne suis-je pourvu d'un verbe *accidentel* ?  
Pour vous peindre à quel point tout mon *cas est réel* ?  
Que ne puis-je à vos yeux le pendre *admirable* ?  
Éprouvez-le, madame, au mode *impersonnel* ?  
Vous verrez mon ardeur surpasser *l'opinion* ?  
Mon seul respect pour vous garde le *subjonctif* ?  
Mes autres sentiments sont à l'*infinitif*.



V  
— Quand il pleut du kirsch, Rodepartout n'a pas besoin de cueiller.

## LES GRANDES MARQUES DE CIGARE



Le "MINERVA"

## LA CULTURE DU TABAC (1)

(Suite)

## ÉTÉTAGE

Quand la plante fleurit, les plus beaux sujets doivent être réservés pour la graine; cent plants montés à graine seront suffisants pour une récolte de 10,000 livres, tout le restant devra être étêté avant la floraison, aussitôt que le bouton est formé.

S'il est de bonne heure dans la saison, étédez jusqu'aux feuilles qui ont 6" de long, mais si la saison est avancée, faites-le plus bas.

Dans les conditions ordinaires, deux semaines après que la plante a été étéée elle peut être coupée, mais il n'y aura aucun mal à la laisser plus longtemps dans le champ.

Depuis ce moment jusqu'à celui où la récolte est en sûreté dans la grange, tout doit être source d'inquiétude pour le planteur; les orages, la gelée, et surtout les vers dont le nombre est légion.

Les sucres doivent être arrachés alors qu'ils ont de 3 à 6" de longueur; ils abondent au bas de la plante ou feuille qui joint la tige; ces feuilles du bas de la plante sont celles qui sèchent sur la tige, prenez-les de bonne heure le matin afin qu'elles ne s'émiettent pas.

## VERS

Ils doivent être enlevés aussitôt leur apparition ou sinon ils vous détruisent votre récolte.

Les dindons sont, pour cette opération, d'une grande utilité; ils les mangent et tuent par milliers même quand ils ne les mangent pas et cela a l'air de les amuser beaucoup de les détruire aussitôt qu'ils les aperçoivent.

Les vers font leur apparition deux fois dans l'année; les premiers s'attaquent à la plante alors qu'elle n'est qu'à  $\frac{1}{2}$  ou moitié de sa croissance, les autres venant quand le tabac est prêt à être coupé. Les premiers sont assez facilement détruits en lâchant dans la plantation une bonne quantité de dindons; il est alors plus commode de se débarrasser de la seconde invasion, car l'opinion de beaucoup de cultivateurs d'expérience, c'est que la plus grande partie des premiers vers, s'ils ne sont pas complètement détruits, réapparaissent la même année et en engendrent des myriades d'autres.

Quand la seconde fourmée de vers apparaît, le tabac est si haut que les dindons ne sont que de peu d'utilité; il est donc important de ne pas se laisser gagner la première fois.

Commencez la recherche des vers aussitôt qu'il

en apparaît un; allez plante par plante et mettez, à ce travail, soir et matin, tout le personnel de la ferme et qu'il y soit apporté la plus sérieuse attention, sous peine de voir tout le fruit de votre travail complètement perdu. Quand les vers de la deuxième fourmée sont complètement disparus, il n'y a plus à avoir aucune crainte car il n'en reviendra plus.

## COUPAGE ET RENTRAGE

Alors que la plante commence à jaunir, il est temps de la rentrer; on la coupe très près de terre en relevant la feuille du bas et la coupant avec un couteau à tabac fait d'une vieille faux, les mêmes qu'on emploie pour couper le blé d'inde. Laissez la plante sur la terre le temps nécessaire pour qu'elle sèche, puis transportez-la dans le hangar à tabac.

Il y a trois manières de ranger le tabac et la plus simple est la suivante:

Passer des piquets d'à peu près 6" de longueur et  $\frac{1}{2}$ " carré, dans la tige à peu près à 4" du gros bout et enfoncez ces piquets au maillet dans une direction inclinée pour les accrocher facilement aux bâtons placés dans la grange.

Mettez alors le tabac sur un chevalet lequel étant fixé par une corde après un cône est enlevé et suspendu dans la grange après les bâtons placés à des distances régulières.

Un chevalet à tabac se compose de 3 petits bâtons cloués ensemble afin de former un triangle, chaque côté ayant de 3" à 4" de long.

La deuxième méthode permet d'opérer plus vivement et c'est celle que je préfère pour mon usage.

Ayez un bloc percé d'un trou au milieu avec une petite fourche à quelques pouces de ce trou pour y reposer le bâton à tabac, c'est tout l'appareil nécessaire et il n'est guère compliqué; un côté du bâton étant placé dans le trou et l'autre bout garni d'une tête de lance; saisissez la plante à deux mains et enfiler sur le bâton à l'aide du fer de lance, puis, le bâton plein, rentrez dans la grange et suspendez de suite.

Il y a divers formes de lances, lances indiennes et lances à tête ronde, toutes sont bonnes pour l'usage indiqué. Par la troisième méthode qui est très facile à employer, certains planteurs prétendent que le tabac se sèche plus vite, plus clair et qu'il est moins sujet à se détériorer pendant la suspension. Pour cela vous fendez, avec un couteau fait exprès, la plante, depuis le haut jusqu'à quelques pouces du bas, avant qu'on ne la coupe pour la rentrer.

Faites bien attention de ne pas casser les feuilles en fendant la tige et pour cela

servez-vous d'un couteau ressemblant à une petite pelle et qu'on fabrique facilement avec une vieille lame de faux insérée dans un manche en chêne blanc, ayant les bords taillés en biseau jusqu'à la lame afin de servir de coin au couteau qui descend.

Le tabac fendu et coupé est rentré; il est mis à cheval sur des bâtons, puis pendu. On supporte généralement les bâtons sur des fourches enfoncées en terre près des tas de tabac; ces bâtons sont petits et ronds ou fendus comme des lattes et d'à peu près 1" carré à une extrémité,  $1\frac{1}{2}$ " à l'autre; généralement plus larges à un bout qu'à l'autre, ils doivent avoir à peu près 8" à 10" de plus de longueur que la distance entre les solives de la grange. On les resserre au feu et à mesure que le tabac sèche.

Quand la grange est remplie, on allume un grand feu dessous les bâtons afin qu'on séchant de suite, il ne change pas de couleur si ce n'est qu'il devient plus brillant, mais il y a à cette opération un inconvénient, car le chauffage au feu communique au tabac une odeur et un goût que les acheteurs constatent facilement et qui le leur fait souvent regretter.

Dépense de bois, risques d'incendier la maison et la récolte et celui de gâter le tabac, voilà de grandes objections contre la pratique de cette troisième méthode. La meilleure et la plus sûre méthode de séchage est celle qui consiste à avoir une grange très spacieuse, à pendre le tabac très espacé, et de pouvoir, à l'aide de nombreuses portes et fenêtres, varier le jour et l'air avec la faculté de pouvoir fermer par les mauvais temps afin de garantir le tabac de la pluie et de l'humidité qui l'abîment, en gâtent le goût et détériorent la couleur.

(A suivre.)

## L'AIR STAGNANT

Ce titre éveille en vous, n'est-il pas vrai, une idée analogue à celle d'eau stagnante. J'entends, en effet, par air stagnant, de l'air qui, en lieu clos, à la manière de l'eau croupie d'une mare ou d'une fosse, ne se renouvelle pas.

C'est particulièrement de l'air de nos appartements et les divers endroits clos dans lesquels nous vivons et respirons dont je veux parler et qu'on pourrait appeler aussi, avec juste raison, de l'air "croupi".

Il existe là un danger grave pour la santé publique, d'autant plus grave que beaucoup l'ignorent. Bien peu, en effet, le connaissant, se préoccupent de s'y soustraire. C'est donc accom-

## ÉCHO DU CAMP DE COXEY



Le tramp. — Oui, mon bon monsieur, j'étais de la grande armée.

Le citoyen. — Mais vous n'êtes pas aveugle?

Le tramp. — Je le sais comme vous. C'est pourquoi je vous prie d'aider un honnête homme à sortir de ce métier déshonorant.

(1) Tous les documents qui ont servi à cette étude nous ont été communiqués par Monsieur J. M. Fortier, manufacturier du cigare "Crème de la Crème."

plir une œuvre humanitaire que de signaler le péril et d'indiquer quelques moyens propres à l'éviter.

Deux grandes fonctions vitales se trouvent intéressées dans cette question ; la circulation et la respiration dont je vais, on évitant d'être trop technique, rappeler le mécanisme aussi brièvement que possible.

Le cœur, organe qui préside à la circulation, se contracte environ soixante fois par minute et lance, à chaque contraction, par les artères, se divisant à l'infini en ramifications de plus en plus petites, un sang vermeil, chargé d'oxygène, appelé sang artériel.

Quand il a accompli cette importante fonction vitale, le sang s'est imprégné, au contact de nos tissus, d'acide carbonique. Il est devenu impropre à entretenir la vie. Il revient alors par les veines, changé en sang noir et *veineux*, vers le cœur qui le lance dans le poumon, organe de la respiration, où il doit aller *s'épurer*, c'est-à-dire, se débarrasser de son acide carbonique et se charger d'oxygène. Phénomène merveilleux que l'on nomme : hématoze.

C'est la respiration qui exécute ce phénomène capital. En effet, à chaque expiration, elle rend un air contenant de l'acide carbonique et à chaque inspiration, elle prend un air contenant de l'oxygène. Le sang s'empare de cet oxygène, dont il a besoin, pour entretenir notre vie.

Vous avez compris combien il est important que cette opération s'exécute dans un milieu d'air pur et oxygéné.

Vous avez compris quo cette fonction de la respiration répétée environ vingt fois par minute dans un lieu clos, dont l'air ne se renouvelle pas, que cet air reçoit, par le fait de votre respiration, de plus en plus de l'acide carbonique et contient de moins en moins de l'oxygène.

Le sang, qui vient se purifier, s'hématose dans le poumon, se trouve alors en présence d'un air pur, insuffisamment oxygéné et chargé d'acide carbonique. Il est lancé de nouveau par le cœur dans les organes et les tissus et ne remplit plus qu'imparfaitement sa mission.

De là, peuvent résulter toutes sortes de désordres. Le sang lui-même s'altère. Les globules rouges disparaissent, l'anémie apparaît. Des congestions se formeront dans les divers organes. Des maladies du cœur, du poumon, telles que la phtisie, etc., naissant et, la cause agissant toujours, se développent.

Il faut donc s'efforcer de remédier à un aussi grave inconvénient. Mon remède a pour formule : respirer dans un air pur et le jour et la nuit, dans la santé comme dans la maladie, surtout dans la maladie.

Renouvelons donc l'air de nos appartements, de nos chambres à coucher, des lieux de réunion, etc. Recherchons tous les moyens qui peuvent concourir à ce but.

Si nous sommes en hiver, qu'avons-nous à faire ?

Quand vous vous êtes tenus une heure ou deux dans un lieu clos, ouvrez la fenêtre toute grande. Trois ou cinq minutes suffisent pour renouveler l'air et la pièce ne se trouve pas sensiblement refroidie.

ABONDANCE DE BIENS



*Reginald.*—Laquelle de ces deux charmuses choisir ? Quand Rosalinde est près de moi, le cœur me palpite si fort que je ne puis pas rejoindre ma respiration ; et quand je me promène avec Lucie, j'ai la tête si en feu que je ne m'aperçois pas de la traversée des rues. Vous n'avez jamais vu un mortel aussi embêté.

Le feu, dans les cheminées, qui tire l'air extérieur par les joints des portes et des fenêtres, change l'air, parfois insuffisamment, surtout s'il n'existe pas de bouches de chaleur avec prise d'air au dehors.

Un certain nombre de petits ménages, ayant des chambres assez exigües, se donnent de l'air par leur fenêtre, à l'aide d'un carreau mobile en for-blanc s'ouvrant par en haut, plus ou moins, à volonté.

Dans quelques maisons de santé, principalement pour les poitrinaires ou les scrofuleux, les vitres sont trouées comme une écumoire et laissent filtrer l'air incessamment.

Dans le nouvel hôpital, fondé à Paris, par M. Péan, qui remplit toutes les conditions hygiéniques désirables, il y a des ouvertures correspondantes au-dessous des plafonds et au niveau des planchers, par lesquelles l'air se renouvelle jour et nuit. Ce qui n'empêche pas, à l'aide des appareils de chauffage, d'obtenir une température uniforme.

Ayez dans une pièce, dans un corridor ou un vestibule voisin de votre chambre à coucher, un poêle ou calorifère allumé jour et nuit, et couchez avec votre porte ouverte ou entr'ouverte.

Ou bien, entreprenez pendant la nuit un feu couvert dans la cheminée de votre chambre à coucher et surtout s'il n'y a pas de bouches de chaleur avec prise d'air au dehors, entr'ouvrez un peu votre porte. De cette façon, l'air pourra se renouveler. Vous observerez alors le phénomène suivant :

Présentez une bougie allumée dans l'entre-bâillement de votre porte, à la partie supérieure. Si l'appareil qui chauffe est dans votre chambre, la flamme de la bougie se dirigera vivement hors de la pièce. C'est l'air chaud, plus léger que l'air froid, qui sort.

Si vous présentez cette bougie dans l'entre-bâillement de votre porte, à la partie inférieure, le contraire se produira, la flamme se dirigera

vers votre chambre. C'est l'air froid, plus lourd, qui entre.

Si l'appareil qui chauffe est situé hors de votre chambre, le phénomène se produira en sens inverse. Dans l'entre-bâillement de votre porte ; en haut, la flamme de la bougie se dirigera vers votre chambre. C'est toujours l'air chaud, plus léger, qui entre. Dans l'entre-bâillement de votre porte, en bas, la flamme de la bougie se dirigera en dehors de votre chambre. C'est toujours l'air froid, plus lourd, qui sort.

Ce qui prouve que dans ces deux cas l'air est loin d'être "stagnant." Il est "courant," si je puis m'exprimer ainsi.

Si nous sommes dans la belle saison, qu'avons-nous à faire ?

Entrouvrez votre fenêtre pendant la nuit. A votre volonté, fermez ou ne fermez pas vos persiennes. Si vous occupez un rez-de-chaussée ayez des contrevents avec une fermeture et cinq ou six lames de persiennes en haut ou des jours pour livrer passage à l'air.

Fermez un des battants de votre fenêtre et entre-bâillez l'autre devant lequel vous mettez un fauteuil ou un meuble pour empêcher la fenêtre de s'ouvrir davantage.

Maintenez l'entre-bâillement des deux battants par un objet quelconque, un livre, un tampon de papier, un linge, entrés un peu à force. Employez, si vous le préférez, tel autre procédé qui puisse maintenir la fenêtre entr'ouverte.

Vous pouvez l'ouvrir, aussi peu que possible. D'ailleurs, si vous recouvrez trop d'air vous fermerez davantage et si vous n'en recouvrez pas assez vous ouvrirez plus grandement.

Ou bien encore, ouvrez de la même façon la fenêtre d'une pièce voisine, communiquant par la porte ouverte avec votre chambre à coucher. Choisissez, pour tenter l'expérience, le temps chaud. Vous vous y accoutumez peu à peu. Cependant, il y a certains cas pour lesquels vous ferez bien, auparavant, de consulter votre médecin.

Déliez-vous de l'air stagnant !

Dr GEORGES FOURMIGNON.

Montrichard, Avril 1894.

THEATRE ROYAL

OCTOROON

Très forte troupe au Royal. L' "Octoroon" représente un de ces épisodes de l'esclavage dans le Sud.

Il y a dans cette pièce toutes les situations pathétiques où les noirs se sont trouvés en butte à la domination des maîtres.

La troupe est splendidement organisée.

Les rôles sont bien tenus, et les spectateurs ont applaudi à outrance.

La semaine suivante, dernière semaine de la saison : "A BOOMER."

LES AVENTURES DONT ON NE SE VANTE PAS



I — En piquant au plus court, s'était dit Asticot, j'atteins la rivière dix minutes plus tôt.



II Mais, s'il connaissait à fond les mœurs des poissons, il ignorait les périls de la glaise.



III Et c'est au moment où sa chaussure s'était enrichie par allusion d'une certaine étendue de propriété foncière, qu'un gibier de forte encolure se mit à sa poursuite.



IV Pourquoi Asticot ? Il était de ceux à l'oncle des pieds qu'il n'aurait jamais pu franchir la clôture sans les coups complaisants du bouf.

À QUOI PEUT NOUS MENER UN CHAPEAU  
(TRAGÉDIE)



I

Charles Placide, l'homme le plus rangé de Montréal, faisait la parade de cinq heures,



II

...quant le vent le décoiffa.



III

au bénéfice du second étage d'en face.



IV

Le malheur voulut que cet appartement fut occupé par une brave dame qui attendait son mari d'un long voyage.



V

De fait, c'est à ce moment même que le mari arriva, tout stupéfait de la présence d'un chapeau d'homme dans sa chambre.



VI

C'est en vain que la pauvre femme protesta de son innocence.



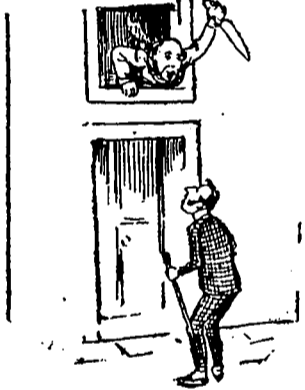
VII

Il l'immola à sa jalousie.



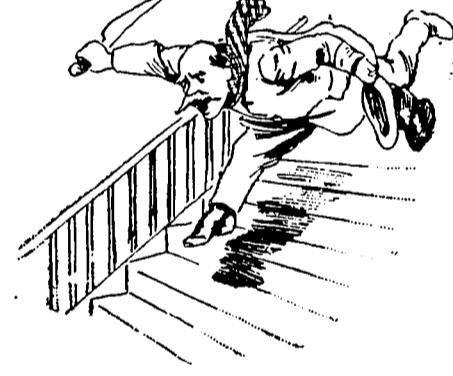
VIII

et courut à la fenêtre pour surprendre son complice,



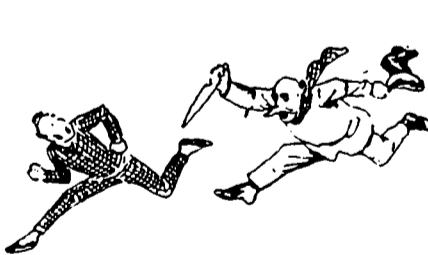
IX

pendant que Charles Placide réclamait son chapeau.



X

C'en était trop! D'un bond, le mari jaloux fut dans la rue,



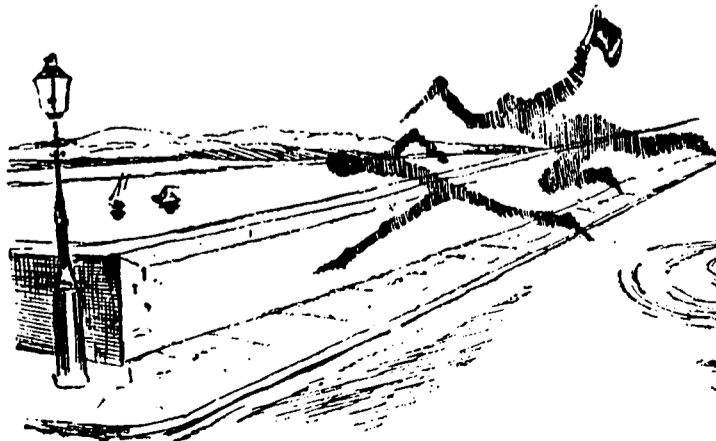
XI

à la poursuite de l'imprudent.



XII

Et ils coururent, coururent, coururent....



XIII

sans s'apercevoir qu'ils étaient rendus sur les quais,



XIV

et qu'une catastrophe imminente les y attendait.





EN ROUTE POUR LES EAUX.

BAIN FORCÉ



I  
Le Sieur Acostupoids. — Oui, celui-ci m'a traité ;

pour les machines de toutes sortes, et, justement, l'Exposition de 1878 étant ouverte à ce moment-là, il passait, avec sa mère, toutes ses après-midi du dimanche au Champ-de-Mars, où il tombait en admiration devant les si nombreuses et si complexes merveilles de l'industrie contemporaine.

Ici, encore, rien que des compliments à lui adresser. Il devint un ouvrier modèle ; et, son apprentissage fini, au lieu de flâner le soir chez les marchands de vin avec certains camarades désœuvrés, il rentra à la maison, souriant et gai, racontait des histoires en dînant, et ne cherchait pas d'autre distraction, voyant sa mère heureuse. A l'atelier, on le nommait "Mademoiselle Albertine", à cause de sa sagesse exemplaire de jeune homme rangé ; mais ce n'était qu'une ironie très douce,



II  
— ... mais je désire l'essayer.

SIMPLE HISTOIRE

I

Certes, je la plaignais de tout mon cœur, cette pauvre veuve Terrier, dont je connaissais en partie l'histoire ; mais elle me la narra, dernièrement, plus en détail, de sa voix lamentable, et j'en ai encore l'âme toute troublée.

Triste odyssee de déboires, de souffrances, de pleurs ; pas de deuil plus sombre et plus persistant.

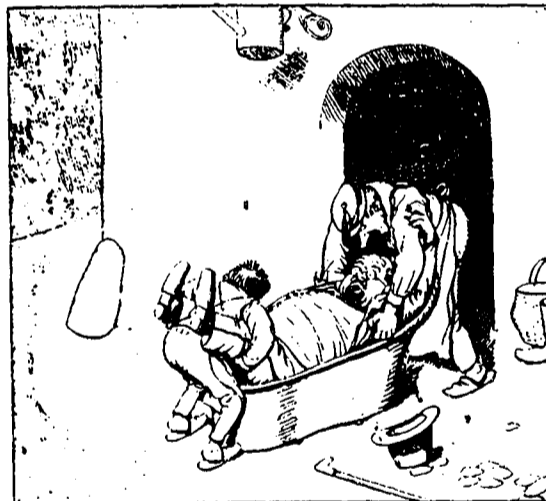
Mariée jeune, elle perdit son mari après quatre ans de ménage, restant seule, hélas ! avec un enfant de trois ans à élever. Et, pour cela, pas de ressources. Toutes les petites économies du ménage étaient parties avec la maladie du pauvre homme, et les frais, si tristes, de service et d'enterrement. La veuve, pourtant, à cause de son enfant, ne perdit pas courage ; elle prit du travail de confection, — si peu payé ! — à faire chez elle, et elle travailla assidument, longuement, sans craindre la fatigue, dormant peu, mangeant à peine, dédaignant sa santé, courageuse au possible.

Mais son petit Albert, son cher mignon, lui, avait ce qu'il lui fallait, une nourriture saine et saine, des soins constants, et il était propre avec cela, et bien habillé, et tiré à quatre épingles ? Puis, quel changement, en grandissant, et qu'elle était heureuse, quelques années plus tard, de le voir lui tenir compagnie à la veillée, pour faire ses devoirs et étudier ses leçons ! Il apprenait ce qu'il voulait. Et sage, et doux comme un ange ! Ah ! la bonne pâte d'enfant, et qu'il était digne d'être aimé, celui-là ! C'était la consolation dans le malheur, la persistance dans le courage, le but dans le labeur constant !

Quand il eut atteint sa treizième année, sa mère le mit en apprentissage chez un ouvrier mécanicien ; il avait toujours éprouvé beaucoup de goût



III  
— Qu'est-ce qu'il a donc ? Il m'étouffe.



IV  
— Vite ! Il me semble que je me noie.

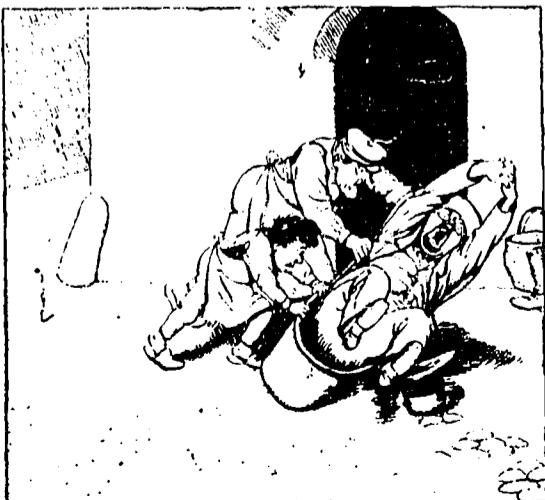
du monde riche. Il aimait, à présent, par les beaux dimanches d'été, à emmener sa mère jusqu'à Suresnes, pour manger une friture dans un petit cabaret rustique, qui donnait l'illusion d'une auberge de campagne. On dînait en plein air, sous un toit de feuilles, comme il disait, et l'on revenait à pied par le bois de Boulogne, en respirant la fraîche haleine des brises et en rêvant sous la douce mélancolie des étoiles.

La pauvre femme était récompensée, au moins, d'avoir élevé son fils ainsi. Mais cet état de choses devait-il durer ? Albert n'en avait encore rien dit, mais, souvent déjà, elle l'avait vu, le soir, silencieux pendant de longues heures, et elle avait vite compris cet état d'âme de la jeunesse, qui, bien que mystérieux encore, explique déjà l'amour naissant.

Elle l'interrogea très discrètement, et elle finit par savoir bientôt qu'Albert avait remarqué une de leurs voisines de la rue, qu'elle connaissait bien, la jolie Jeanne Masson, fille d'ouvriers comme eux, et qu'il désirait de toute son âme : elle aurait préféré vivre seule à seul avec son fils, toujours, mais elle l'aimait tant qu'elle chassa vite cette idée d'égoïsme maternel et qu'au lieu de le dissuader de cette idée d'union qu'il rêvait, car il était bien jeune encore, elle s'offrit tout de suite pour aller faire elle-même les premières démarches près des parents de la jeune fille.

Dans le petit peuple, les fiançailles sont vite conclues. On se voit, on se connaît, on s'estime. Alors, topons là ! c'est entendu ! Donc, dès ce jour-là, les jeunes gens purent se fréquenter, et quel joli couple cela faisait ! Quand Jeanne était au bras de son fiancé, on ne pouvait s'empêcher d'admirer sa belle et franche physionomie, à lui, et, à elle, sa fraîche beauté, sa toilette simple, sa grâce élégante.

Vint le mois d'avril, avec l'azur lavé de ses brouillards, et les premiers rayons et les premières brises. Les deux jeunes gens devaient se marier à cette époque. Se marier au printemps,



V  
— Bien ! En l'honneur !

sans importance, car tout le monde l'estimait et l'aimait, même les "chincars", qui n'appellent bon ouvrier que celui qui blague comme eux, et comme eux, lève le coude.

Sa mère, cependant, avait certaines appréhensions pour l'avenir. Si, comme son père, le pauvre enfant tombait malade, mourait jeune ! Pauvre femme, qui, au milieu de son bonheur, ayant souffert, se sentait destinée à souffrir encore ! Ah ! que la vie est fatale à certains !

II

Albert Terrier était devenu un joli garçon, brun, avec de beaux grands yeux noirs, et une fine moustache relevée. Très distingué, avec cela. C'était le type de l'ouvrier intelligent et rangé, qui, avec cette éducation, a autant, sinon plus, d'aristocratie et d'élégance que beaucoup de jeunes gens



VI  
— Plus vite que cela ! Vous allez le train de la tortue.

BAIN FORCÉ - *Continué.*



VII

—Allez-y ; je ne tiens pas plus à ma peau qu'à ma chemise.

double bonheur ! Car les primevères de l'année allaient, pour eux, dans la grande communion de la nature, fêter les primevères de la vie.

Ils firent une noce ravissante, et, après, la mère les laissant s'aimer à leur aise, les chers enfants ! une vie heureuse, une vie unique, incomparable, commença. On eût dit qu'ils s'aimaient avec plus d'intensité, devant jouir de cet amour moins longtemps. Amours de colombes, amours d'éphémères.

III

Aux premiers froids, prédisposé sans doute par hérédité à cette terrible maladie des poumons, qui fait tant de victimes, Albert eut une forte bronchite et s'aliça. La bronchite fut guérie à peu près pour le moment, mais les forces ne revinrent pas. Il traîna pendant des mois, allant à l'atelier, un jour ou deux, fatigué, épuisé par le moindre effort.

En ces ménages d'ouvriers, sans le gagne pain du mari, comment faire ? Les ressources devenaient insuffisantes. La mère recommença son travail, si peu rémunérateur, et Jeanne alla travailler chez une couturière du quartier, veillant tard tous les soirs, rentrant à minuit souvent.

C'était une vie d'enfer qui commençait. Où étaient la joie, la félicité, le bonheur si intense des mois écoulés ?

Jeanne passa ainsi tout l'hiver, mais, au mois de février, fatiguée par le travail, énervée par l'ennui, elle prit froid un jour, et se mit à tousser, elle aussi.

Mon Dieu ! allait-elle tomber malade, comme Albert ! C'est ce qui arriva, hélas ! Depuis quelque temps, la mère voyait bien qu'elle avait mauvaise mine ; elle était loin de supposer, cependant, un nouveau malheur de cette sorte.

Les jeunes gens, malgré tout, s'aimaient avec frénésie, ne pouvant se passer l'un de l'autre.



IX

—Oui, mes enfants, oui ! Je vous ai bien mérité cette petite récompense.

Horreur de la situation des phthisiques, qui cherchent des baumes d'amour jusque sur leurs lèvres mourantes !

Bientôt, Jeanne, à son tour, n'eut plus la force de se lever. Dans la chambre, devenue hôpital, ils étaient couchés chacun sur son lit de douleur, les yeux brillants de fièvre, hâves, décharnés, et n'osant plus se regarder, à la fin, dans la crainte de constater, sur chacun d'eux, la dégradation produite par la maladie et l'approche de leurs derniers moments. Ce fut leur agonie d'amour, précédant l'agonie définitive. Quelle situation lugubre ! Et comment est-il possible que deux êtres si jeunes, si aimants, si bons s'éteignent ainsi dans des douleurs morales incalculables, sans qu'il y ait le moindre secours qui puisse les tirer de cet enfer ?

Ils causaient peu, maintenant, prostrés qu'ils étaient par la lourdeur de leurs pensées, et les accès de l'un déchiraient la poitrine de l'autre. Répercussion atroce, qui ajoutait à leur souffrance. Qui mourrait le premier des deux ? Cette pensée les torturait à la longue, leur vrillait le crâne, les jetant dans une angoisse qui remplissait leurs yeux de larmes.

Et la pauvre mère vivait là, mourrice, ridée, les cheveux blanchis, allant de l'un à l'autre, douce, consolante, cachant aussi sa douleur, mais,



VIII

—Il était temps ; j'en avais plein le dos !

le dos tourné, avalant ses pleurs et étouffant ses sanglots.

Un jour, Albert, les yeux hypnotisés par l'effroi, l'attira à lui d'une main fébrile et lui dit :

—Tourne-moi contre le mur, pour que je ne voie pas Jeanne mourir !

Et ce fut lui, qui, presque tout de suite, commença à râler d'un râle doux, uniforme, comme s'il dormait.

Et Jeanne se réveillant, au contraire, comme après une syncope, s'étira les bras, se frotta les yeux, disant :

—Ah ! comme je me sens mieux aujourd'hui ! Et toi, Albert ? Et puis, il fait du soleil dans la chambre !... Vois donc !... C'est si bon, le soleil ! J'entends aussi les oiseaux tout près, dans les arbres !... Ja mais leur chanson n'a été si claire ! Ils chantent à ravir !... C'est le printemps !... Le ciel doit être bien bleu, n'est-ce pas !... O mon ami ! il faut nous guérir bien vite, pour aller courir ensemble dans les herbes, parmi les fleurs !... Mais tu ne me réponds pas !...

Et Jeanne, alors, demanda :

—Est-ce qu'Albert dort, maman ?

La pauvre mère se sauva de la chambre, s'arrachant des poignées de cheveux, après la cruauté d'un pareil spectacle. Elle voulait avertir une voisine, et, pourtant, il lui en coûtait de ne pas recueillir le dernier soupir de son cher enfant. Mais com-



VIII

—Sapristi ! J'ai un clou sur la nuque ! Vous allez me le river !

ment faire ? Crier ? Elle ne le pouvait pas, à cause de Jeanne. Elle s'absenta une minute, pour chercher du secours. Il lui était impossible de se retenir plus longtemps ; elle éclaterait en sanglots, maintenant, devant l'autre malade.

Oh ! Dieu ! quelle situation !...

Jeanne, étonnée de n'avoir pas de réponse, et frappée par la respiration rauque d'Albert, se mit sur son séant, et regarda l'autre lit avec des yeux malades.

—Albert !... mon petit Albert !

Toujours rien.

Elle retrouva quelques secondes d'énergie et, se levant, s'appuyant à la fenêtre, elle parvint jusqu'au lit du mourant.

—Albert ! je t'en prie... réponds-moi !

Elle toucha sa main : elle était moite ; elle toucha son front : il était glacé ; elle le regarda avec effroi : il avait les yeux fixes !...

C'était fini.

Elle essaya de crier, mais en vain. Un grand coup l'avait frappée au cœur. Et, ses deux bras battant l'air, elle tomba en travers du lit, sur le corps de celui qu'elle aimait, — fondroyée, morte !

IV

Et la pauvre mère use sa vie, maintenant, toute secouée de sanglots quand elle raconte cette catastrophe, ajoutant : "—Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte, moi aussi, le même jour, avec eux !"

E. MAROTTE.

(Suppl. litt. ill. du *Petit Parisien*.)

DÉMARCHE INUSITÉE

*La maîtresse.* — Vous paraissiez boiter, Catharine, ce matin !

*Catherine.* — Hélas oui ! Je me suis donné une entorse hier soir, et quand je marche, maintenant, je ne puis plus faire qu'un pas à la fois.



VI

— C'est cher pour un bain forcé ! Et dire que ces cinq dollars je ne puis pas même me vanter de les avoir jetés à l'eau.

## LA SURPRISE DES CHIFFRES

51	50	3	2	63	62	15	14
52	4	49	64	1	16	61	13
5	53	48	33	32	17	12	60
6	47	54	31	34	11	18	59
46	7	30	55	10	35	58	19
45	29	8	9	56	57	36	20
28	44	43	42	23	22	21	37
27	26	25	24	41	40	39	38

Etablissement d'un carré dit magique, dont les colonnes additionnées dans tous les sens donnent 260 pour total.

On remarquera avec quelle symétrie les lignes d'un côté correspondent à celles de l'autre côté.

## L'INFLUENZA ET L'ÉLÉPHANT

Un remède contre l'influenza vient d'être, paraît-il, découvert par la reine Jumbo, jeune éléphant résidant à Rockford, dans l'Illinois, et qui passe pour le plus grand pachyderme que l'on tienne en captivité.

Jumbo prit froid vendredi dernier ; pendant les douze heures qui suivirent, elle eut des spasmes fébriles, l'humeur la plus noire, un pouls rapide et irrégulier.

Le hasard fit qu'en cet état elle alla promener son insomnie aux abords d'une distillerie qui confinait à son jardin ; il en émanait d'agréables effluves qui guidèrent Jumbo jusqu'à une place où des tonneaux de whiskey se chauffaient au soleil.

Jumbo absorba dix gallons, — chiffre rond, — de ce breuvage réconfortant et elle se sentit renaître à l'espoir.

Elle rejoignit au pas de danse son gardien, qui n'avait rien vu, tout occupé qu'il était à préparer un cataplasme de moutarde pour la patiente.

Ce cataplasme, — à la dose d'un baril et demi, — fut appliqué sur la nuque de Jumbo, puis sur son ventre, et le mélange de ces deux médications héroïques a produit un tel effet qu'on se demande, dans l'entourage de l'éléphant, s'il n'y aurait pas lieu de prendre un brevet.

## HISTOIRE DES SCIENCES

Vers 1661, la Société royale de Londres se détermina, à la sollicitation de Boyle, à envoyer quelques-uns de ses membres sur le pic de Ténérisse, pour y renouveler les expériences de Torricelli et de Pascal. Comme les îles où ces expériences devaient avoir lieu appartiennent à l'Espagne, la Société royale députa deux de ses membres pour demander à l'ambassadeur de cette

nation les lettres de recommandation nécessaires.

L'ambassadeur reçut très bien les députés, qu'il prit pour des marchands voulant aller faire la bas

des achats de vin. "Quelle quantité voulez-vous acheter?" demanda-t-il. Les députés répondirent que ce n'était pas pour négocier qu'ils allaient aux îles Canaries, mais y faire des expériences sur la pesanteur de l'air.

"— Quoi ! vous voulez peser l'air ?

— C'est notre intention.

— Sortez de chez moi, vous êtes des insensés.

— Mais, Excellence...

— Sortez !" vous dis-je.

Les députés sortent en effet, et l'ambassadeur va raconter partout qu'il est venu chez lui des fous qui veulent peser l'air. Il est vrai que l'ambassadeur eut bientôt le chagrin d'apprendre que le roi et le prince héritier étaient à la tête de ceux qu'il traitait de fous.

## NOURRITURE DES CHIENS DE CHASSE

Les chiens tout élevés recevront une seule fois à manger par jour, le soir, de préférence. Les plus jeunes devront manger deux fois.

Il faut composer la nourriture de têtes de moutons et de légumes, de préférence des pommes de terre et des choux. La soupe se trempe avec du pain demi-blanc ou du remoulage de farine assez commun, très facile à se procurer.

La soupe épaisse convient parfaitement aux chiens. Il faut veiller à ce qu'elle soit tiède quand ils la mangent, et surtout avoir soin de la saler un peu.

## LES BONNES AMES

*Esther.* — Les nouvelles de la semaine dernière étaient fausses. Le steamer à bord duquel le mari de Clara est parti n'a pas péri. Il est signalé à New-York. Courons avertir cette pauvre Clara.

*Célest.* — Doucement, ma chère ; il faut y mettre des ménagements. Tu sais que tout son deuil est acheté et ça lui allait si bien !

## TOUT AUSSI BIEN



*Lui.* — Comment ! Tu reviens !

*Elle.* — Que veux-tu ? Je ne pouvais pas me montrer sans lognon ; et je viens de le briser.

*Lui.* — Mets ton verre de montre !

## L'ESPACE DE DEUX CIGARES



Monsieur Leblanc.—Eh bien ! père Thomas, le travail avance-t-il ? quand aurez-vous fini la peinture de mes portes ?

Le père Thomas.—Capitaine Leblanc, le temps de fumer deux cigares *Nectar* et c'est fini.

Monsieur Leblanc.—Sapristi ! C'est qu'ils durent longtemps, ces cigares !

## FEUILLETON DU SAMEDI

## CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

## PREMIÈRE PARTIE

V

EN ROUTE!

(Suite)

On était à quelques lieues dans le nord de Jacksonville, au milieu d'une contrée couverte de vastes forêts, que défend le fort Lane, bâti sur une colline à deux mille pieds de hauteur.

— Il faudra faire attention, dit Jean, car les serpents pullulent dans le pays.

— Des serpents ! s'écria Napoléone, en poussant un cri d'effroi, des serpents ! Allons-nous-en, père !

— Du calme, enfant ! répondit M. Cascabel. Nous en serons quittes pour prendre quelques précautions.

— Est-ce que ces vilaines bêtes-là sont dangereuses ? demanda Cornélia.

— Très dangereuses, mère, répondit Jean. Ce sont des crotales, des serpents à sonnettes, les plus venimeux de tous. Si vous les évitez, ils ne vous attaquent pas ; mais si vous les touchez, si vous les heurtez par mégarde, ils se redressent, s'élançant, mordent, et leurs morsures sont presque toujours mortelles.

— Et où se tiennent-ils ? demanda Sandre.

— Sous les feuilles sèches, où il n'est pas aisé de les apercevoir, répondit Jean. Cependant, comme ils font entendre un bruit de crécelles, en agitant les anneaux de leur queue, on a le temps de les éviter.

— Eh bien ! dit M. Cascabel, attention à nos pieds, et ouvrons l'oreille !

Jean avait eu raison de signaler ce fait, les serpents étant très répandus dans les districts de l'Ouest-Amérique. Et non seulement les crotales y abondent, mais aussi les tarentules, celles-ci presque aussi dangereuses que ceux-là.

Inutile d'ajouter que l'on fit grande attention et que chacun prit garde à ses pas. En outre, il y avait à veiller sur les chevaux et autres animaux de la troupe, non moins exposés que leurs maîtres aux attaques des insectes et des reptiles.

D'ailleurs, Jean avait eu devoir ajouter que ces maudits serpents et tarentules ont la déplorable habitude de s'introduire dans les maisons, et, sans doute, ils ne respectent pas davantage les voitures. On pouvait donc craindre que la *Belle-Roulotte* ne reçut leur désagréable visite.

C'est pourquoi, le soir venu, avec quel soin on cherchait sous les lits, sous les meubles, dans les coins et recoins ! Napoléone jetait des cris aigus, lorsqu'elle s'imaginait apercevoir une de ces vi-

laines bêtes ; elle prenait pour un crotale quelque bout de corde roulée qui, cependant, ne présentait pas une tête triangulaire. Et les terreurs qu'elle éprouvait, quand, à demi endormie, elle croyait entendre un bruit de crécelle au fond du compartiment ! Il faut dire que Cornélia n'était guère plus rassuré que sa fille.

— Au diable ! s'écria un jour son mari impatienté, au diable, et les serpents qui font peur aux femmes, et les femmes qui ont peur des serpents ! Notre mère Ève était plus brave et causait même volontiers avec eux !

— Oh ! c'était dans le Paradis ! répondit la petite fille.

— Et ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux ! ajouta Mme Cascabel.

Aussi Clou avait-il à s'occuper pendant les haltes de nuit. Tout d'abord, il avait eu l'idée d'allumer de grands feux pour lesquels la forêt fournissait le combustible nécessaire ; mais Jean lui fit observer que si la lueur du foyer pouvait égarer les serpents, elle risquait d'attirer les tarentules.

Bref, la famille ne se sentait vraiment tranquille que dans les quelques villages où la *Belle-Roulotte* passait la nuit ; là le danger était infiniment moindre.

Du reste, les bourgades n'étaient point éloignées les unes des autres, telles : Canonville sur le Cow creek, Roseburg, Rochester, Youcalla, où M. Cascabel empocha encore quelques recettes.

En fin de compte, comme il gagnait plus qu'il ne dépensait, la prairie lui procurant l'herbe pour ses chevaux, la forêt le gibier pour son office, les rios d'excellents poissons pour sa table, le voyage ne coûtait rien. Et le petit pécule s'accroissait. Mais, hélas ! qu'on était loin des deux mille dollars, volés dans les passes de la Sierra Nevada.

Cependant, si la petite troupe échappa finalement aux morsures des crotales et des tarentules, ce fut pour être tourmentée d'une autre façon. Cela arriva quelques jours plus tard, tant la généreuse nature a imaginé de moyens divers pour faire damner les pauvres mortels en ce bas monde.

Le véhicule, remontant toujours à travers les territoires de l'Oregon, venait de dépasser Eugene City. Ce nom avait fait grand plaisir, car il indiquait bien son origine française. M. Cascabel aurait bien voulu connaître ce compatriote, cet Eugène, qui était sans doute un des fondateurs de ladite bourgade. Ce devait être un brave homme, et, si son nom ne figure pas parmi les noms modernes des rois de France, les Charles, les Louis, les François, les Henri, les Philippe... et les Napoléon, il n'en est pas moins français et bien français.

Après avoir fait halte dans les villes d'Harisburg, d'Albany, de Jefferson, la *Belle-Roulotte* « jeta l'ancre » devant Salem, cité assez importante, la capitale de l'Oregon, bâtie sur une des rives de la Villamette.

On était au 3 avril.

Là, M. Cascabel donna vingt quatre heures de repos à son personnel—du moins en tant que voyageurs, car la place publique de la bourgade servit de théâtre aux artistes, et une belle recette les dédommagea de leurs fatigues.

Entre temps, Jean et Sandre ayant appris que la rivière passait pour fort poissonneuse, étaient allés se livrer au plaisir de la pêche.

Mais, la nuit suivante, voilà que père, mère, enfants, éprouvèrent de telles démangeaisons sur tout le corps, qu'ils se demandèrent s'ils n'étaient pas victimes de quelque farce, comme il s'en fait encore dans les noces de village.

Et, quelle fut leur surprise, le lendemain, lorsqu'ils s'entre-regardèrent !...

— Je suis rouge comme une Indienne du Far-West ! s'écria Cornélia.

— Et moi, je suis gonflée comme une baudruche ! s'écria Napoléone.

— Et moi, je suis couvert de boutons de la tête aux pieds ! s'écria Clou de Girofle.

Qu'est-ce que cela veut dire ? ajouta M. Cascabel. Est-ce que la peste est dans le pays ?

— Je crois savoir ce que c'est, répondit Jean, en examinant ses bras zébrés de taches rougeâtres, — Et qu'est-ce donc ?

— Nous avons pris la yèdre, comme disent les Américains.

— Que le diable emporte ta yèdre ! Voyons ! Nous diras-tu ce que signifie ?

— La yèdre, père, c'est une plante qu'il suffit de sentir, de toucher, même de regarder, paraît-il, pour en subir tous les désagréments. Elle vous empoisonne à distance.

— Comment... nous sommes empoisonnés, répliqua Mme Cascabel, empoisonnés !

— Oh ! ne crains rien, mère, se hâta de répondre Jean. Nous en serons quittes pour quelques démangeaisons et peut-être un peu de fièvre.

L'explication était juste. Cette yèdre est une plante malsaine, extrêmement vénéneuse. Lorsque le vent est chargé de la semence presque impalpable de cet arbuste, si la peau en est seulement effleurée, elle rougit, se couvre de boutons, se marbre d'efflorescences. Sans doute, pendant que la voiture traversait les bois aux environs de Salem, M. Cascabel et les siens avaient été saisis au passage par un courant de yèdre. En somme, l'éruption, dont ils eurent tous à souffrir, ne dura que vingt-quatre heures, pendant lesquelles, il est vrai, chacun fut obligé de se gratter et de se gratter, à rendre jaloux John Bull, qui s'adonnait sans relâche à cette opération essentiellement simiesque.

Le 5 avril, la *Belle-Roulotte* quitta Salem, emportant avec elle un cuisant souvenir des heures passées dans les forêts de la Villamette,—un joli nom de rivière, pourtant et qui sonnait bien à des oreilles françaises.

A la date du 7 avril, par Fairfield, par Canamah, par Oregon-City, par Portland, déjà des villes importantes, la famille atteignit sans autre accident les rives de la Colombie, sur la limite de cet Etat d'Oregon, qui avait été franchi sur un espace de cent quinze lieues.

Vers le Nord s'étendait le Territoire de Washington. Il est montagneux dans la partie située à l'orient de l'itinéraire que suivait la *Belle-Roulotte* pour gagner le détroit de Behring. Là se développent les ramifications de la chaîne connue sous la domination de Cascade-Ranges, avec des sommets tels que celui de Sainte-Hélène, haut de neuf mille sept cents pieds, ceux du mont Baker et du mont Rainier, hauts de onze mille pieds. Il semble que la nature, s'étant déposée en longues plaines depuis le littoral de l'Atlantique, a gardé toute sa puissance de soulèvement pour dresser les montagnes qui hérissent l'ouest du nouveau continent. A supposer que ces territoires soient une mer, on pourrait dire que cette mer, tranquille, unie, comme endormie d'un côté, est tourmentée, tumultueuse de l'autre, et que ses crêtes de lames sont des crêtes de montagnes.

Ce fut Jean qui fit cette observation, et la comparaison plut beaucoup à son père.

— C'est cela, c'est bien cela ! répondit-il. Après le beau temps, la tempête ! Bah ! notre *Belle-Roulotte* est solide ! Elle ne fera pas naufrage ! Embarquez, enfants, embarquez !

Et l'on embarqua, et le navire continua de « naviguer » sur cette contrée houleuse. A la vérité—pour continuer la comparaison—la mer commençait à se calmer, et, grâce aux efforts de l'équipage, l'arche des Cascabel se tira des plus mauvaises passes. Si, parfois, elle fut obligée de modérer sa vitesse, du moins put-elle éviter les écueils.

Puis, toujours bonne et sympathique réception dans les bourgades, à Kalmera, à Monticello, et aussi dans les forts qui ne sont à bien prendre que des stations militaires. Là, point de murailles, à peine des palissades ; toutefois les petites garnisons que renferment ces postes suffirent à contenir les Indiens nomades que leurs pérégrinations jettent à travers le pays.

Aussi la *Belle-Roulotte* ne fut-elle menacée ni par les Chinoux ni par les Nesquallys, quand elle s'aventura à travers le pays des Walla Walla. Le soir venu, alors que ces Indiens entouraient le campement, ils ne contraignirent aucune intention malveillante. Ce qui provoquait chez eux la plus vive surprise, c'était John Bull, dont les grimaces excitaient leur hilarité. Jamais ils n'avaient vu de singes, et, sans doute, ils prenaient celui-ci pour un des membres de la famille.

— Eh oui ! c'est mon petit frère ! leur disait Sandre, ce qui provoquait les protestations indignées de Mme Cascabel.

Enfin on atteignit Olympia, capitale du Territoire de Washington, et là fut donnée "à la demande générale" la dernière représentation de la troupe française aux États-Unis. Non loin se développait l'extrême frontière de la Confédération dans le nord-ouest de l'Amérique.

A présent, l'itinéraire allait longer la côte du Pacifique, ou plutôt ces nombreux "sounds" ces capricieux et multiples détroits du littoral, qui sont abrités par les grandes îles de Vancouver et de la Reine-Charlotte.

En passant par la bourgade de Steklakoom, il fallut contourner les Pagget sounds, afin de gagner le fort de Bellingham, situé près du détroit qui sépare les îles de la terre ferme.

Puis, ce fut la station de Whatcome, avec le mont Baker qui pointait à travers les nuages de l'horizon, et celle de Srimiahmoo, à l'entrée de Georgia Strait.

Enfin, le 27 avril, après avoir fait environ trois cent cinquante lieues depuis Sacramento, la *Belle-Roulotte* arriva sur cette frontière, adoptée par le traité de 1847, et qui forme actuellement la limite de la Colombie anglaise.

## VI

## SUITE DU VOYAGE

Pour la première fois, M. Cascabel, ennemi naturel et irréductible de l'Angleterre, allait mettre le pied sur une terre anglaise ! Pour la première fois, sa sandale allait fouler le sol britannique et se souiller de poussière anglo-saxonne ! Que le lecteur nous pardonne cette manière emphatique de nous exprimer : mais, très certainement, c'était la formule quelque peu ridicule, sous laquelle cette pensée devait s'offrir à ce cerveau de Saltimbanque, si tenace dans des haines patriotiques qui n'ont plus raison d'être.

Et, pourtant, la Colombie n'était point en Europe. Elle n'appartenait pas à ce groupe que l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande constituent sous la dénomination de Grande-Bretagne. Mais elle n'en était pas moins anglaise au même titre que les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, et, comme telle, elle répugnait à César Cascabel.

La Colombie anglaise fait partie de la Nouvelle-Bretagne, l'une des plus importantes colonies d'entre-mer du Royaume-Uni, puisqu'elle renferme la Nouvelle-Écosse, le Dominion, formé du Haut et Bas Canada, ainsi que les immenses territoires concédés à la compagnie de la baie d'Hudson. En largeur, elle va d'un océan à l'autre, des côtes du Pacifique à celles de l'Atlantique. Au sud, elle est limitée par la frontière des États-Unis, qui s'étend depuis le Territoire de Washington jusqu'au littoral de l'État du Maine.

C'est donc bien une terre anglaise, et les nécessités de son itinéraire ne permettaient pas à la famille de Péviter. Tout compté, il n'y avait que deux cents lieues environ à faire pour traverser la Colombie avant d'atteindre la pointe méridionale de l'Alaska, c'est-à-dire les possessions russes de l'Ouest-Amérique. Néanmoins, deux cents lieues sur "ce sol détesté," bien que ce ne fut qu'une promenade pour la *Belle-Roulotte*, habituée à de longues pérégrinations, c'était deux cents fois trop, et M. Cascabel se proposait bien de les franchir dans le moins de temps qu'il serait possible.

Dès lors, plus de haltes, si ce n'est aux heures de repas. Plus de travail d'équilibre ou de gymnaste, plus de danses, plus de luttas. Il s'en passerait, le public anglo-saxon ! La famille Cascabel n'éprouvait que du dédain, pour la monnaie à Pelligie de la Reine. Mieux valait un dollar-papier qu'une couronne d'argent ou un pound d'or !

Dans ces conditions, on le comprend, la *Belle-Roulotte* se mit en mesure de se diriger au large des villes, à l'écart des villages. Si, chemin faisant, la chasse pouvait suffire à l'alimentation de son personnel, cela dispenserait d'acheter leurs produits aux producteurs de ce pays abominable.

Que l'on ne s'imagine pas que cette attitude fût une sorte de pose chez M. Cascabel. Non ! c'était naturel. Aussi le philosophe, qui avait pris si carrément son parti de ses dernières infortunes, dont la bonne humeur s'était revêtit après le

vol de la Sierra Nevada, devint-il triste et morose, du moment qu'il eut enjambé la frontière de la Nouvelle-Bretagne. Il marchait la tête basse, la mine frognée, le chapeau onfoncé jusqu'aux oreilles, jotant des regards farouches aux innofensifs voyageurs qui le croisaient en route. Il n'était plus en train de rire, et on le vit bien, lorsque Sandro s'attira un mauvais compliment à propos d'une plaisanterie intempestive.

En effet, ce jour-là, ne voilà-t-il pas que ce gamin qui s'avise de marcher à reculons, en avant de la voiture, pendant un quart de mille, en faisant force contorsions et grimaces !

Et lorsque son père lui demanda le motif de cette manière de procéder, à tout le moins très fatigante :

"Mais puisque c'est un voyage à reculons que nous faisons !" répondit-il en clignant de l'œil.

Et les autres d'éclater de rire à cette repartie — même Clou, qui trouva la réponse très amusante... à moins qu'elle ne fût absolument stupide.

"Sandro, dit M. Cascabel d'un ton rogue, en prenant son grand air, si tu te permets encore des plaisanteries de ce genre, quand nous n'avons pas le cœur à plaisanter, je te tirerai les oreilles et te les alongerai jusqu'aux talons !

— Voyons, père...

— Silence dans le rang ! Il est défendu de rire dans ce pays d'English !"

Et la famille ne songea plus à desserrer les dents en présence de son terrible chef, bien qu'elle ne partageât pas à ce point ses idées anti-saxonnes.

La partie de la Colombie anglaise qui confine au littoral du Pacifique est très accidentée. Encadrée, à l'est, par les montagnes Rocheuses, dont la chaîne se prolonge jusqu'aux abords du territoire polaire, la côte de Bute, profondément déchiquetée, à l'ouest, la coupe de nombreux fiords comme une côte de Norvège, pittoresquement dominée par une suite de hautes cimes. Là se dressent des pics, dont les pareils ne se trouvent pas en Europe, même au milieu de la région alpestre, des glaciers qui dépassant en profondeur et en étendue les plus importants de la Suisse. Tels sont le mont Hoeker, dont l'altitude mesure cinq mille huit cents mètres — mille mètres de plus que l'extrême plateau du mont Blanc — tel le mont Brun, plus élevé que ce géant des Alpes.

À la vérité, pour la direction imposée à la *Belle-Roulotte*, entre ces chaînes de l'est et de l'ouest se développait une large et fertile vallée, où se succédaient des plaines découvertes et des forêts superbes. Le thalweg de cette vallée livrait passage à un important cours d'eau, le Frazer, lequel, après avoir coulé du sud au nord pendant une centaine de lieues, vient se jeter dans un étroit bras de mer, limité par la côte de Bute, l'île Vancouver et l'archipel d'îlots qu'elle commande.

Cette île Vancouver, longue de deux cent cinquante mille géographiques, est large de soixante-trois. Achetée par les Portugais, elle devint l'objet d'une prise de possession qui la fit passer entre les mains des Espagnols en 1789. Trois reconquise par Vancouver, alors qu'elle se nommait encore Noutka, elle prit le double nom du navigateur anglais et du capitaine Quadra, puis appartint définitivement à la Grande-Bretagne vers la fin du dix-huitième siècle.

Sa capitale est actuellement Victoria, et elle a pour principale ville Nanaïmo. Ses riches gisements de houille, exploités au début par les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, formaient une des branches les plus actives du commerce de San Francisco avec les divers ports de la côte occidentale.

Un peu au nord de l'île Vancouver, le littoral est couvert par l'île de la Reine-Charlotte, la plus importante de l'archipel de ce nom, qui complète les possessions anglaises au milieu de ces parages du Pacifique.

On le devine aisément, M. Cascabel ne songait pas plus à visiter cette capitale qu'il n'eût songé à visiter Adélaïde ou Melbourne en Australie, Madras ou Calcutta dans l'Inde. Il mettait tout ses soins à remonter la vallée du Frazer aussi rapidement que le permettait son attelage, n'ayant de rapports qu'avec les habitants de la race indigène.

D'ailleurs, la petite troupe, tandis qu'elle s'éle-

vait à travers cette vallée, trouvait aisément le gibier nécessaire à sa nourriture. Les daims, les lièvres, les perdrix, foisonnaient, et "au moins, disait M. Cascabel, il servait à nourrir d'honnêtes créatures, ce gibier que le fusil de son fils aîné abattait d'un plomb sûr et rapide ! Il n'avait pas du sang anglo-saxon dans les veines et des Français pouvaient le manger sans remords !"

Après avoir dépassé le fort Langley, le véhicule s'était déjà profondément enfoncé dans la vallée du Frazer. Il eût vainement cherché un chemin carrossable sur ce sol presque abandonné à lui-même. Le long de la rive droite du fleuve s'étendaient de larges herbages, limitrophes des forêts de l'ouest, horizontales de hautes montagnes dont les cimes se découpaient sur un ciel le plus ordinairement grisâtre.

Il faut mentionner que, auprès de New-Wesminster, une des principales villes de la côte de Bute située presque à l'embouchure du Frazer, Jean avait pris soin de franchir le cours d'eau dans le bac qui fonctionnait entre les deux rives. Bonne précaution, en effet ; après avoir remonté le fleuve jusqu'à ses sources, la *Belle-Roulotte* n'aurait plus qu'à les contourner vers l'ouest. C'était le plus court chemin, le plus praticable aussi, pour gagner cette pointe de l'Alaska, qui mord sur la frontière colombienne.

En outre, M. Cascabel, bien servi par le hasard, avait fait la rencontre d'un Indien, qui s'était offert à le guider jusqu'aux possessions russes, et il ne devait point regretter de s'être confié à cet honnête indigène. Évidemment, ce serait là un surcroît de dépense ; mais mieux valait ne pas trop regarder à quelques dollars, lorsqu'il s'agissait d'assurer la sécurité des voyageurs et la rapidité du voyage.

Ce guide se nommait Ro-No. Il appartenait à l'une de ces tribus dont les "tyhis," autrement dit les chefs, ont des rapports très fréquents avec les Européens. Ces Indiens diffèrent essentiellement des Tchilicottes, race fourbe, cauteuse, cruelle, sauvage, dont il convient de se défier dans le nord-ouest de l'Amérique. Quelques années avant, en 1861, ces bandits n'avaient-ils pas pris part au massacre du personnel envoyé sur la côte de Bute pour la construction d'une route ? N'était-ce pas sous leurs coups qu'était tombé l'ingénieur Wadington, dont la mort fut si regrettée de toute la colonie ? À cette époque, enfin, ne disait-on pas que ces Tchilicottes avaient arraché le cœur d'une de leurs victimes, et l'avaient dévoré, comme l'eussent fait des cannibales australiens ?

Aussi Jean, ayant lu le récit de cet épouvantable massacre dans le voyage de Frédéric Whimper à travers l'Amérique septentrionale, avait-il cru devoir prévenir son père du danger que présenterait une rencontre avec les Tchilicottes ; mais, bien entendu, il n'en parla pas au reste de la famille, qu'il était inutile d'effrayer. D'ailleurs, depuis ce funeste événement, ces Peaux-Rouges s'étaient tenus prudemment à l'écart, refrénés par la pendaison d'un certain nombre des leurs, plus directement compromis dans cette affaire. C'est ce que confirma le guide Ro-No, lequel assura les voyageurs qu'ils n'avaient rien à craindre pendant la traversée de la Colombie anglaise.

Le temps continuait à se maintenir au beau. Déjà même la chaleur se faisait vivement sentir entre midi et deux heures. Les bourgeons s'épanouissaient le long des branches gonflées de sève ; feuilles et fleurs ne tarderaient pas à marier leurs couleurs printanières.

La contrée présentait alors cet aspect spécial aux pays du Nord, la vallée du Frazer était encadrée de forêts, au milieu desquelles dominaient les essences septentrionales, des cèdres, des sapins et aussi de ces pins Douglas, dont quelques-uns, sur une circonférence de quinze mètres à la base du tronc, dressent leur cime à plus de cent pieds au-dessus du sol. Le gibier abondait dans les bois, dans la plaine, et, sans trop s'écarter, Jean fournissait aisément aux besoins quotidiens de l'office.

Du reste, nul aspect d'un désert en cette région. Ça et là, des villages où les Indiens semblaient vivre en assez bonne intelligence avec les agents de l'administration anglo-saxonne. À la surface du fleuve apparaissaient des flottilles de ces canots en bois de cèdre, qui descendaient à l'aide du courant, ou remontaient à l'aide des pagaies et de la voile.

Souvent aussi, on croisait des bandes de Peaux-Rouges, qui gagnaient vers le sud. Enveloppés dans leurs manteaux de laine blanche, ils échangeaient deux ou trois paroles avec M. Cascabel, qui finissait par les comprendre tant bien que mal, car ils se servaient d'un singulier idiome, le chinouk, dans lequel se mélangent le français, l'anglais et le patois indigène.

— Bon ! s'écriait-il, voilà que je sais le chinouk ! Encore une langue que je parle sans l'avoir jamais apprise !

Chinouk, c'est, en effet—ainsi que le dit Ro No—le nom donné à ce langage de l'Ouest-Amérique, et les diverses peuplades l'emploient jusque dans les provinces alaskiennes.

A cette époque, grâce à la précocité de la saison chaude, il va sans dire que les neiges de l'hiver avaient complètement disparu, bien qu'elles persistent parfois jusqu'aux derniers jours d'avril. Ainsi le voyage s'opérait donc dans des conditions favorables. Sans trop le surmener, M. Cascabel pressait son attelage autant que le permettait la prudence, tant il avait hâte d'être en dehors des territoires colombiens. La température s'élevait graduellement, et on s'en fut aperçu rien qu'aux moustiques, qui ne tardèrent pas à devenir insupportables. Il était bien difficile de leur interdire l'entrée de la *Belle Roulotte*, même avec la précaution de n'y tenir aucune lumière, dès que la nuit était venue.

— Maudites bêtes ! s'écria un jour M. Cascabel, venant de soutenir une lutte inutile contre ces agaçants insectes.

— Je voudrais bien savoir à quoi servent ces vilaines mouches ? demanda Sandro.

— Elles servent... à nous dévorer... répondit Clou.

— Et surtout à dévorer les Anglais de la Colombie ! ajouta M. Cascabel. Aussi, enfants, défense formelle d'en tuer une seule ! Il n'y en aura jamais trop pour messieurs les English, et c'est ce qui me console !

Pendant cette partie du voyage, la chasse fut extrêmement fructueuse. Le gibier se montrait fréquemment, et plus particulièrement les daims qui descendaient des forêts jusque sur la plaine, afin de s'abreuver aux eaux vives du Frazer. Toujours accompagné de Wagon, Jean put en abattre quelques-uns, sans même avoir besoin de s'éloigner plus qu'il n'eût été prudent—ce qui aurait inquiété sa mère. Quelquefois Sandro allait chasser avec lui, heureux de faire ses premières armes sous la direction de son grand frère, et il eût été difficile de dire quel était le plus lesté et le plus rapide à la course du jeune chasseur ou de son épaveul.

Cependant Jean n'avait encore à son actif que quelques daims, lorsqu'il fut assez heureux pour tuer un bison. Ce jour-là, par exemple, il courut là de réels dangers, car la bête, blessée seulement de son premier coup de feu, revint sur lui, et d'un second coup envoyé dans la tête de l'animal, il ne parvint à l'arrêter qu'au moment où il allait être renversé, piétiné, éventré. Comme on le pense bien, il se disposa de donner des détails sur cette affaire. Mais, ce haut fait s'étant accompli à quelques centaines de pas de la rive du Frazer, il fallut dételé les chevaux pour aller traîner l'énorme bête, qui ressemblait à un lion avec son épaisse crinière.

(A suivre.)

LES VINS DE FRANCE

Les vastes caves de la Cie des Vins de Bordeaux, 30 rue Hôpital, ont reçu vendredi, la visite des représentants de tous les journaux Montréalais, conviés par la Cie., à assister au curieux spectacle de l'embouteillage, bouchage et capsulage des vins, exécutés mécaniquement par tous les procédés les plus modernes.

La Cie des Vins de Bordeaux, en la personne de ses représentants a gracieusement reçu les journalistes auxquels s'étaient joints quelques amis entr'autres messieurs McShane, Alley, etc.

On a dégusté d'excellents crus de France dans la cave même de la Cie., ornée pour la circonstance, outre sa décoration naturelle consistant en myriades de flacons, de drapeaux français et anglais et même d'une statue de marbre blanc, un Bacchus semblant présider du haut de son piédestal, aux fraternelles agapes de la presse franco anglaise d'accord, sur l'excellence des produits qui lui étaient soumis.

Des toasts ont été prononcés par Phon. M. McShane, et par M. L. A. Wilson, représentant de la Compagnie ; ils ont été fort applaudis.

On a également parlé du traité franco-canadien et de l'ère nouvelle qu'ouvrirait à la consommation des excellents vins français, un abaissement notable des droits qui les frappent.

A quand le remplacement des whiskys d'Ontario qui tuent et abrutissent, par la "purée septem-

brale" de la vieille mère patrie ? Pensez donc à ses vins nourrissants, sains et vivifiants que la dernière récolte française met à notre disposition, par millions de gallons, et à des prix invraisemblables de bon marché.

En attendant cet heureux moment qu'il est patriotique d'appeler de tous ses vœux, qu'on encourage efficacement la Cie des Vins de Bordeaux, qui met à notre disposition, à bon marché, des vins excellents et absolument purs.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 18 juin, Après-midi et soir.

Représentation du grand drame à sensation

THE OCTOROON

Avec le concours des véritables "Jubilee Singers," et leurs danses dramatiques et originales, scènes de la Rivière Mississippi. Troupe choisie, sous la direction de M. Henry Cotton, dans le rôle de WILSON.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Le plan du théâtre visible au théâtre même de 9 a. m. à 10 p. m.

Semaine suivante, dernière semaine de la saison :

A BOOMER.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRÈS-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 16 Juin 1894

34,842

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars, Livres,

Brochures, Pamphlets,

Affiches, Programmes,

Cartes de visite, Cartes d'affaires

Entêtes de comptes, Pancartes,

Annonces d'encan, Etiquettes,

Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Occasion Unique

de se procurer de jolis

Romans à Bon Marché!

Nous annonçons à tous nos lecteurs que nous venons de recevoir un nombre considérable de trois jolis romans, que nous vendons pour la modique somme de

25 Centins chacun

L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ ;

LE MANOIR DE VILLERAI ;

—ET—

ARMAND DURAND OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE.

Pour tous nos lecteurs qui nous en feront la demande, nous leur expédions celui des volumes qu'ils nous auront demandé, *franco de part*, moyennant 25 centins.

Ce sont trois jolis romans que tous, jeunes ou vieux, peuvent lire, et tous y prendront grand intérêt.

Adressez toutes vos commandes chez

POIRIER, BESSETTE & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LE PIETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).

— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, ou LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Cantou, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CUREUX. — Paris: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (Journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Place Louvois Paris, France.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-35

50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ SIROP**  
**AUX ENFANTS DU DR GODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 31

**The Firinite Concrete Paving Co.**

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ESTABLISSSEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bussins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 31

A. E. De Lorimier, L.L.B

Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN**

AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937.

MONTREAL

avril 7 35

**J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. TEL. BELLE 2819. juin 17 31

**H. POIRIER**

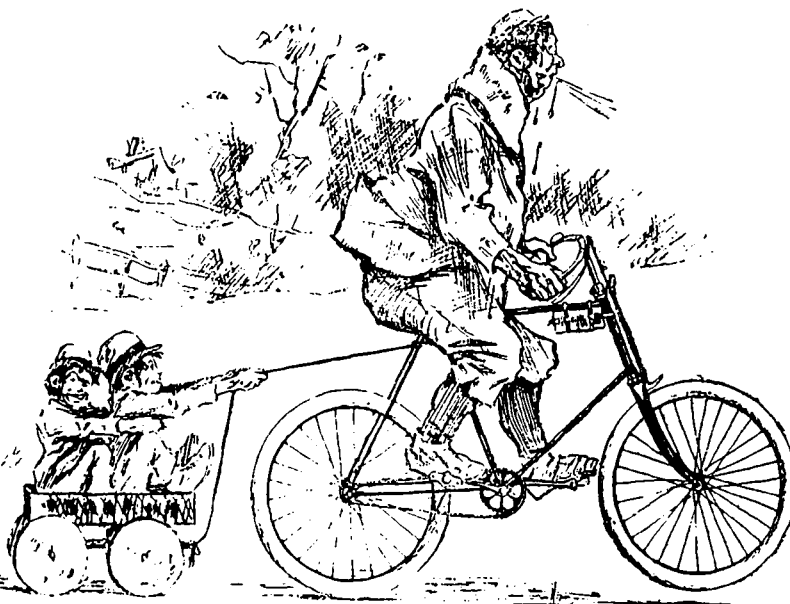
Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL, juillet 7 31

DANS UN CHEMIN MONTANT, SABLONNEUX, MALAISÉ



Chaletroi.—Ouf! Je n'ai jamais monté une côte aussi dure.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur. A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

av. 1-35 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166 mai 1 35

**OCCASION**

A LA LIBRAIRIE

**Poirier, Bessette & Cie**

No. 516 rue Craig, Montréal

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

**UNE BELLE PEAU EST LA PREMIERE**

**CONDITION DE LA BEAUTE.**

Les personnes qui se servent de l'Eau de beauté "LE VIDO", ont la peau blanche, claire, douce, transparente, unie et fine.

**LE VIDO**

est une eau composée de plantes aromatiques et émollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amolissent puissamment les callosités.

**LE VIDO**

guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix: - \$1.00 la grande bouteille.

PROPRIETAIRE: **THE MONTREAL CHEMICAL CO.**

**CHOCOLAT MENIER**



Est maintenant en vente

partout aux Etats-Unis ET AU Canada, et son usage, comme breuvage à table,

à la place du

Thé, Café ou Cacao, est devenu universel. Il est NOURRISSANT ET FORTIFIANT.

S'il est servi à la glace, durant les chaleurs, il est

Délicieux et donne de la Vigueur.

Demandez à votre épicier pour le

S'il ne l'a pas en vente envoyez son nom et adresse à

**CHOCOLAT MENIER**

**MENIER,**

Branche Canadienne: 12 et 14 rue Saint-Jean, MONTREAL.

La vente annuelle excède 33 MILLIONS DE LIVRES.

**T. A. DUCHARME**

AGENT GÉNÉRAL

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Residence: 113 RUE ROY MONTREAL



**La Bibliothèque à Cinq Cents**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT:

Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE au NUMERO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jours. Pour abonnement et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

616 RUE CRAIG, MONTREAL.